



**HAL**  
open science

## Conclusion -Temps retrouvé, écriture retournée

Éric Baratay

► **To cite this version:**

Éric Baratay. Conclusion -Temps retrouvé, écriture retournée. Editions de la Sorbonne. Les animaux historicisés. Pourquoi situer leurs comportements dans le temps et l'espace ?, pp.311-317, 2022. hal-04783878

**HAL Id: hal-04783878**

**<https://hal.science/hal-04783878v1>**

Submitted on 14 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Conclusion – Temps retrouvé, écriture retournée

Éric Baratay

Après avoir montré comment développer la dimension temporelle et partir ainsi à la recherche du temps perdu, il reste à évoquer la question centrale de la transmission entre les individus, les groupes, les générations, sur des durées courtes, moyennes ou longues (différentes selon les espèces), donc des mécanismes qui permettent au temps de n'être pas simplement le *lieu* des différenciations spatiales mais un *facteur* important de celles-ci et des variations temporelles. La question avait été soulevée ou effleurée, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au XIX<sup>e</sup> siècle, par les naturalistes de la perfectibilité ou du transformisme, mais vite mise de côté du fait de l'impossibilité à répondre, puis elle avait été délaissée, parce que jugée sans intérêt, par le behaviorisme et l'éthologie classique. Il est maintenant possible d'avancer des explications et des auteurs l'ont fait au fil des contributions<sup>1</sup>. Toutefois, nous en sommes souvent au stade des hypothèses, des interrogations, des discussions en raison de l'état encore insuffisant de la génétique ou des neurosciences, et de l'oblitération fréquente du temps, limitant les réflexions et les études.

Qu'elle soit adaptation obligée ou ajustement choisi, une modification comportementale semble être le résultat de trois possibilités. La réactivation d'une compétence autrefois utilisée, ensuite inhibée tout en restant inscrite dans le patrimoine génétique. Ou bien une invention à partir des potentialités biologiques de l'espèce. Ou encore une véritable innovation, supposant peut-être une modification épigénétique ou génétique, et créant un ajout au répertoire comportemental mais dans le cadre biologique de l'espèce. Initialement, la nouvelle attitude est souvent le fruit d'un individu. Elle peut être perdue avec lui s'il n'y a pas transmission, être transmise à quelques individus du même groupe et/ou de la même génération puis disparaître, ou, d'une manière plus forte, à des groupes entiers dans l'espace, voire à l'espèce, et à plusieurs générations temporelles. Le tout dépendant des individus, de leurs capacités et de leur statut social, de la structuration du groupe, de la nature du comportement, simple ou complexe. Si les modifications sont importantes et à multiples facettes, cela peut entraîner, à plus ou moins long terme, la création de variétés dans une espèce, par dérive comportementale, voire à plus long terme, une nouvelle espèce, par transformation forte du génome.

Restons-en aux modifications plus faibles, n'entraînant pas cette dernière conséquence, maintenant les individus à l'intérieur d'une espèce. La transmission temporelle semble alors assurer par plusieurs canaux : l'observation et l'imitation des adultes par les jeunes avec des essais plus ou

---

<sup>1</sup> Voir les textes de Fabienne Delfour et Raphaël Chalmeau, de Pascal Carlier, de Gérard Leboucher, de Nelly Ménard, Élixa Neves et Pascaline Le Gouar, de Michel Kreutzer.

moins fructueux, c'est-à-dire un apprentissage individuel sélectif ; l'éducation parentale volontaire et l'apprentissage guidé des petits, donc avec une facilitation sociale ; ces deux aspects, imitation ou éducation, pouvant être cumulés ou s'exclure l'un l'autre selon les espèces, mais les deux créant une culture cumulative, répétée, voire renforcée au fil des générations. Pour ces modifications à moyen ou long terme, peuvent aussi intervenir des processus biologiques. D'autant que des études montrent une corrélation entre des modifications comportementales et des ajustements cognitifs, neuronaux, voire physiologiques, comme nous l'avons vu pour la tourterelle de Barbade, le pigeon bizet ou le renard roux, parce que les animaux vivent l'environnement dans leur tête et leur chair.

L'épigénétique, de plus en plus évoquée depuis deux décennies, pourrait être un important canal : elle régule l'activité des gènes en facilitant ou en empêchant leur expression et elle permet ainsi une lecture différente, individuelle ou sociale, d'un même code génétique, comme si le génome concerné était le clavier d'un piano et l'épigénome la partition personnelle jouée par l'individu ou le groupe en question, avec des touches (gènes) activées et d'autres inhibées. Or, un changement comportemental peut s'inscrire dans l'épigénome, le modifier en activant des gènes ou en inhibant d'autres, mais sans que cela transforme le génome lui-même et tout en étant réversible, et cela peut être transmis d'une génération à l'autre. L'épigénétique soulève beaucoup d'espoir et de passion parce qu'elle pourrait être un important lien entre l'inné et l'acquis, donc la nature et la culture, avec une incessante interaction entre les deux, un acquis influençant l'inné et celui-ci, nouvellement régulé, provoquant un nouvel acquis, ainsi de suite. Mais l'épigénétique est très débattue entre les épigénéticiens, persuadés de son rôle fondamental sur les individus et sur les transmissions, et les généticiens qui tentent plutôt de la minimiser, de l'intégrer dans leur schéma, de réduire son influence aux cellules, d'être plus circonspects sur les comportements en s'appuyant sur le fait que son effet n'est prouvé, pour l'instant, que sur trois générations. Mais, pour bien mesurer, les expériences concernent surtout des aspects très stressants, aux effets bien décelables, pas de plus anodins. En fait, les effets transgénérationnels sont encore peu connus et ceux qui seraient à long terme, qui concerneraient le comportement social et la biologie des groupes, restent à explorer. Derrière ce débat, réside surtout la volonté de nombre de généticiens de rester dans le sillage d'une version darwinienne de l'évolution alors que l'épigénétique semble réhabiliter en partie Lamarck<sup>2</sup>. Non pour opposer l'un à l'autre, mais pour en faire les deux faces de la même pièce. D'ailleurs, si Darwin avait rejeté le Lamarckisme comme explication principale, il avait intégré çà et là, à la marge, une partie de ces aspects.

Cependant, l'épigénétique n'est sans doute pas le seul canal biologique de diffusion comportementale entre générations. Une transmission par l'héritage d'hormones semble aussi

---

<sup>2</sup> Voir le constat amer d'András Paldi, *L'épigénétique ou la nouvelle ère de l'hérédité*, Paris, Le Pommier, 2018, et sur une réhabilitation de Lamarck couplé au darwinisme : Eva Jablonk, Marion J. Lamb, *Evolution in four dimensions*, Cambridge, MIT Press, 2014.

intervenir. Ainsi, l'effet maternel, c'est-à-dire l'influence non génétique du phénotype de la mère sur celui des petits, a été prouvé pour la transmission de stress, les hormones concernant ceux-ci étant transférées dans les oeufs ou les embryons et ainsi aux jeunes qui montrent une réactivité semblable aux stress. Enfin, une sélection naturelle selon les tempéraments adaptés aux nouveaux comportements imposés ou adoptés, tempéraments qui influenceraient l'expression de l'ADN, permettrait aussi d'assurer la transmission comportementale. Ces explications semblent valoir pour les animaux en groupes plus ou moins étoffés.

Mais qu'en est-il pour les animaux isolés très jeunes, tels les chats de famille dont nous avons esquissé l'histoire ailleurs<sup>3</sup> ? Qu'est-ce qui fait, ainsi que nous l'avons montré, que les félins plus familiers, solliciteurs, aimant accompagner, jouer, faisant montre d'anxiété de séparation au départ de leurs humains, deviennent plus nombreux ces dernières décennies, et qu'ils reconduisent leur manière d'être alors qu'ils sont très vite et souvent isolés dans les familles ? Comme cela avait été le cas pour les chats de salon au XIX<sup>e</sup> siècle, au contraire, indépendants, vivant leur vie auprès des humains mais pas vraiment avec eux, servant de présence décorative, peu sollicités et ne sollicitant guère. Il n'est pas infondé de penser que la transmission est complexe, d'ordre bio-socio-culturel et que cela ferait aussi de ces manières des constructions transmises, des cultures.

Précisons ce terme de culture en chassant d'abord l'anthropocentrisme. Il ne manquerait pas si la culture était définie selon l'humain, pour certifier ensuite qu'elle ne concerne que lui. Il faut aussi éviter l'anthropomorphisme. Il est donc nécessaire de désanthropiser le concept, de le monter en généralité, en abstraction. Parmi les différents niveaux d'acceptions, d'approches et d'observations possibles, peu à peu déclinés par les anthropologues depuis deux siècles pour prendre en charge d'autres populations humaines que l'occidentale, certains sont dans ce cas et s'avèrent adaptables et adaptés aux animaux. Ainsi, en sa définition la plus générale, la culture est un ensemble, peu à peu construit, d'acquis peu à peu appris, mais aussi partagé et transmis. Pour les chats, il ne s'agit pas d'un patrimoine musical, scientifique, technique, mais de savoirs être, de manières d'être, de comportements, progressivement acquis, construits. Cette extension de la culture au corps, au psychologique, aux gestes, comme éléments culturalisés, est habituelle en sciences humaines : des techniques du corps de Marcel Mauss aux mises en scène de soi d'Erving Goffman et à l'histoire culturelle des émotions, des corps et des gestes d'Alain Corbin<sup>4</sup>. Il n'y a aucune raison de la refuser aux animaux, ici aux chats. Si l'on n'en fait pas de simples machines biologiques. Si l'on met en avant leur plasticité comportementale dans l'espace et le temps, à l'instar des humains. Si l'on

---

3 Éric Baratay, *Cultures félines (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle). Les chats créent leur histoire*, Paris, Seuil, 2021. Voir aussi les chiens dans Id., *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris Seuil, 2017.

4 Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, 32/3-4, 1935, p. 271-293 ; Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1, *La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973 ; Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Aubier, 1982.

admet que d'autres facteurs et d'autres dimensions entrent en jeu, ainsi que les éthologues le montrent peu à peu.

Pour les chats de famille, une culture féline s'entend, non pas à l'échelle de l'espèce ou d'un groupe, mais d'individus. Pour l'étayer dans toutes ses dimensions, nous devons faire appel au croisement avec les sciences humaines, comme nous l'avons présenté dans un volume précédant<sup>5</sup>. Il est ainsi possible de rallier l'école anthropologique du personnalisme, qui considère que les individus sont la culture, qu'elle n'existe pas en dehors d'eux. Il faut donc voir comment ils la vivent, comment elle les fait agir, comment se construisent ainsi des comportements, des personnalités, des types culturels. Cette approche conduit à prendre la culture, non comme un tout, un système, un état fixe, mais comme un processus dynamique. Là, il est aussi possible d'utiliser l'anthropologie historique, en ne retenant que ses idées d'adaptation à l'environnement, de contacts, d'échanges, d'évolution, et l'anthropologie interactionniste, qui insiste sur le rôle des relations, sur les contextes incitant à modifier, et sur les transculturations<sup>6</sup>.

La culture féline peut donc être entendue comme un processus incessant de sélection et de construction. Il faut alors insister sur la formation, le façonnage, l'enrichissement de cette culture, sur la manière d'être, de vivre, d'extérioriser, voire d'intérioriser, sur les relations avec l'environnement, sur l'emprunt, l'ajustement, l'adaptation, la transmission. Le tout en postulant que ces manières d'être, ces cultures construites sont des phénomènes à plusieurs dimensions liées : biologique, psychologique, sociale, culturelle, historique. Contrairement à des éthologues qui biologisent entièrement, des anthropologues qui culturalisent totalement et d'autres qui séparent comportements biologiques et culturels<sup>7</sup>. Il est donc possible de parler de culture individuelle lorsqu'il y a construction d'attitudes individuelles sous l'influence imbriquée du biologique et de l'environnement. Ces cultures d'individus deviennent des cultures de groupe s'il y a transmission par les animaux ou par l'environnement.

Dans le cas des chats de famille, il existe évidemment une transmission par la sélection humaine, individuelle et sociale. De la part des éleveurs, des vendeurs, du public, qui privilégient des individus adaptés à la demande, d'origine culturelle. Cette sélection s'exerce au moment de la reproduction, par le choix des partenaires puis des chatons à sauvegarder, lors des ventes, des dons, des échanges, enfin au gré des adoptions dans les refuges. Là, les chats actifs, solliciteurs sont très recherchés depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, les autres ayant plus de risques d'être euthanasiés<sup>8</sup>. La succession des générations, et l'avenir à court ou moyen termes de l'espèce, passent donc en partie

---

5 Éric Baratay (dir.), *Croiser les sciences pour lire les animaux*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

6 Denys Cuche, *La Notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2004.

7 Janet M. Alger, Steven F. Alger, *Cat Culture*, Philadelphie, Temple University Press, 2003 ; Elizabeth Marshall Thomas, *The Tribe of Tiger: Cats and their Culture*, Londres, Weidenfeld/Nicolson, 1994.

8 Mathieu Harel *et al.*, *Contribution à l'étude des refuges félines en France*, Thèse vétérinaire, Maisons-Alfort, 2014 ; Kathryn Dybdall *et al.*, « Is There a Bias against Stray Cats in Shelters ? », *Anthrozoös*, 27/4, 2014, p. 603-614.

par le goulot des "bons" chats d'une époque (chacune ayant le sien). Cela assure un moment leur diffusion et oriente un temps l'histoire de l'espèce. Néanmoins, cette sélection humaine n'est pas suffisante car la reproduction n'est pas toujours maîtrisée. D'autre part, la fréquente castration limite actuellement ce canal de diffusion.

Intervient aussi une transmission par l'environnement. Cet aspect est encore souvent refusé par les éthologues. En effet, ils ont eu besoin de séparer les comportements jugés imposés par la biologie ou suscités par l'environnement de ceux considérés uniquement d'ordre social et culturel, afin de démontrer l'existence autonome de ces derniers et faire accepter la présence de cultures animales. Cependant, la transmission culturelle par l'environnement est acceptée dans les sciences humaines qui pointent le rôle des institutions, des médias, des écoles, etc. Ici, la transmission semble aussi assurée par les humains d'une époque. Ils proposent des cadres et des relations semblables, du fait de leur culture commune, avec lesquels ces chats se construisent d'une façon semblable. Dans le type des chats de salon ou dans ceux des chats enfants et des "chatchiens", aux individus dispersés, où la transmission ne peut être assurée par le groupe, l'environnement sert d'intermédiaire. Il permet la diffusion des manières dans l'espace, avec des familles humaines semblables, et dans le temps, en chaque famille, d'une génération à l'autre. L'environnement transmet donc par l'ajustement analogue et la construction analogue des félins se frottant à lui. Et ils changent lorsqu'il change.

D'autre part, ces félins transmettent peut-être par leur reproduction, avec leur épigénétique ayant enregistré leur ajustement ou d'autres processus biologiques. Nous l'avons vu, le rôle de l'épigénétique est en débat. Pourtant, pour bien les expliquer, nos chats historiques inciteraient à envisager une transmission épigénétique ou autre des comportements sur quelques générations. Cela transformerait temporairement l'acquis en inné tout en modifiant peu à peu cet inné avec un nouvel acquis, en assurant transmission et modification. Cela semblerait cohérent et permettrait d'insérer le biologique dans une dialectique avec l'environnement, précisément avec le social et le culturel. En cela, l'histoire peut apporter du grain à moudre, ou à rejeter, aux sciences de la nature. Par exemple, la modification comportementale des angoras pose question, même s'il y a un problème de définition et de continuité de la race, s'il n'est vraiment pas certain que ce groupe soit homogène sur deux siècles. L'échelle de temps est trop courte pour penser à une modification du génome. Mais elle serait assez longue pour suggérer une transmission épigénétique ou autre. Sinon, cela voudrait dire que l'environnement retravaille chaque génération, que la construction recommence à chaque fois. Or, actuellement, des chatons abandonnés très tôt montrent déjà une forte attirance pour les humains. Comme s'ils étaient prédisposés par une transmission temporaire d'acquis, avant que l'environnement d'accueil ait pu jouer et même que l'exemple maternel ait été bien enregistré.

En effet, s'ajoute la transmission par l'éducation des petits, leur observation et leur imitation

des adultes ou des fratries, s'ils en ont le temps. Ainsi que la diffusion par l'émulation entre félins. Tous ces facteurs se conjugueraient pour la construction de cultures individuelles, en un processus continu. Les récalcitrants d'emblée et les défailants en route sont abandonnés par les maîtres partisans d'un type de chat et d'un genre de relation. Les plus aptes sont au contraire recherchés, proposés, achetés. Leur diffusion est assurée par cette sélection humaine, par une reproduction facilitée et peut-être par une transmission biologique des progressives modifications de l'expression du patrimoine génétique, effectuées en réponse à cette pression environnementale. Peu à peu, ces chats adaptent leurs comportements et se font plus nombreux si la demande s'accroît.

La complexité des modes de transmission générationnelle, manifestement différents selon les espèces et probablement selon les lieux et les moments, fait entrevoir la complexité de l'histoire d'une espèce, histoire elle-aussi variable selon les lieux et les moments, mais avec des époques (c'est-à-dire des durées pendant lesquelles des individus ou des groupes, confrontés à un nouvel environnement, le vivent et s'adaptent pour un temps) créant des cultures comportementales historiques comme il existe des cultures géographiques. Des cultures historiques à durée variable, fonctionnant comme des respirations adaptatives entre le temps court des individus et le temps très long d'une espèce, ce dernier pouvant éventuellement conduire à des modifications génétiques, des différenciations, la création d'une autre espèce. Tout cela confirme la nécessité de développer la dimension temporelle, de retrouver le temps.

Après avoir réfléchi aux sources de l'histoire animale, passée et présente<sup>9</sup>, aux croisements disciplinaires pour lire les animaux<sup>10</sup>, aux concepts pour les interroger<sup>11</sup> et, ici, aux dimensions temporelle et spatiale, il sera nécessaire d'envisager la question de l'écriture afin d'achever cette série éditoriale, épistémologique et méthodologique, destinée à bâtir un traité de la méthode pour faire passer et penser du côté des animaux. Comment écrire pour bien restituer ce passage du côté des animaux, pour bien reconstituer des individualités, des sociabilités, pour bien faire saisir et ressentir des expériences, des ressentis, des vécus bien différents des nôtres ?

La question peut être abordée de trois manières, constituant trois niveaux. D'abord, il s'agit de réfléchir, dans chaque discipline concernée, aux manières usuelles, passées ou présentes, d'écrire à propos des animaux et ce qu'elles entraînent en conséquence sur les portraits brossés. Après cet état des lieux, il s'agit de penser à d'autres manières d'écrire et d'exposer pour mieux rendre compte d'aspects minorés ou occultés. Par exemple, pour réintégrer l'émotion bannie par le langage scientifique usuel au profit de la distance et de la raison, mais pourtant bien présente chez tel ou tel acteur animal et qu'il ne faudrait donc pas exclure. À un troisième niveau, il faut se pencher sur

---

9 Éric Baratay (dir.), *Aus sources de l'histoire animale*, Paris Éditions de la Sorbonne, 2019.

10 Éric Baratay (dir.), *Croiser les sciences pour lire les animaux*, op. cit.

11 Éric Baratay (dir.), *L'animal désanthropisé. Interroger et redéfinir les concepts*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021.

l'intérêt et la possibilité d'adapter ou d'inventer un langage, une écriture plus adaptés aux animaux concernés. Des philosophes, des linguistes, des zoosémioticiens commencent à appeler à la création d'un tel langage humain<sup>12</sup>. L'écriture est alors envisagée comme un outil supplémentaire à la disposition des disciplines, pour aider à faire son métier, c'est-à-dire non seulement à retrouver mais aussi à évoquer des situations passées, oubliées, ou présentes, mais toutes éloignées de nous, ici de vies non humaines. Tout cela sera l'objet du prochain volume.

---

12 Elisabeth de Fontenay, Marie-Claire Pasquier, *Traduire le parler des bêtes*, Paris, L'Herne, 2008 ; Catherine Kerbra – Orecchioni, *Nous et les autres animaux*, Limoges, Lambert-Lucas, 2021.